



J'amène le patient à s'imaginer des endroits et des événements simples, je suggère une promenade dans ses pensées, de plus en plus lointaines, jusqu'à ce qu'il abandonne presque tout besoin de contrôler la situation. C'est un peu comme quand on lit un livre et qu'il est tellement palpitant qu'on n'est plus conscient d'être en train de lire. »

Lars Kepler (extrait de « L'Hypnotiseur ») Lire page 3

Ecrasantes injures

AUJOURD'HUI, la critique littéraire est faite d'exercices d'admiration : on parle plutôt des livres que l'on a aimés. Rares sont les éreintements en règle, comme la France en a connu à d'autres époques. Au XIX^e siècle, des écrivains se faisaient souvent brocarder par des confrères, qui n'y allaient pas de main morte. Si Baudelaire qualifiait George Sand de « latrine », il n'était lui-même qu'une « mouche à merde » aux yeux des frères Goncourt...

L'an dernier, deux jeunes normaliens, Anne Boquel et Étienne Kern, nous proposaient *Une histoire des haines d'écrivains* (Flammarion) qui ne manquait pas de sel. Dans la même veine, Pierre Chalmin publie le 23 septembre *Ta gueule, Bukowski ! Dictionnaire des injures littéraires* (L'Éditeur, 736 p., 29 €). Pour ceux qui

l'auraient oublié, l'écrivain américain Charles Bukowski avait fait scandale, le 22 septembre 1978, sur le plateau d'« Apostrophes », après avoir vidé au goulot une ou deux bouteilles de sancerre. Il s'était attiré cette exclamation de Cavanna, autre invité de l'émission. C'était moins une injure que l'expression d'un agacement. Mais ça fait un bon titre pour un « dictionnaire » qui n'en est pas vraiment un. Sauf à considérer que le genre s'applique à toute compilation de citations classées par ordre alphabétique.

Pierre Chalmin ne commente pas les « injures » qu'il a recensées. Il se contente d'une courte introduction générale, pour expliquer qu'il a choisi cette collection de vacheries selon trois critères : « La notoriété de l'injuré, la qualité de celui qui injurie, et le caractère outrancier, humoristique ou

d'une absolue mauvaise foi de l'insulte. » C'en est assez pour nous mettre l'eau à la bouche. La méchanceté suscite curiosité et gourmandise, alors qu'un recueil de compliments apparaîtrait vite pesant, sinon ridicule.

Pour un écrivain, proférer une méchanceté, c'est faire aussi de la littérature. Qualifié de « marteau-pilon » par André Gide, Paul Claudel commente ainsi le décès de son adversaire : « *Mort d'A.G. La moralité y gagne beaucoup et la littérature n'y perd pas grand-chose.* »

S'attaquer à Molière, Hugo ou Chateaubriand vous pose et ne porte pas à conséquence. Brocarder un contemporain, en revanche, nécessite de l'audace et un certain courage. Une critique outrancière passe pour une manière de se mettre en avant, d'acquiescer soi-même de la noto-

riété. Car il est facile de blesser. Un romancier ou un poète fait corps avec le livre qu'il vient de publier et a beaucoup de mal à accepter des critiques. Une simple réserve sur son travail lui donne l'impression que sa personne même est mise en cause.

En France, « *les plus écrasantes injures datent de Voltaire et finissent sous de Gaulle* », constate Paul Chalmin. Est-ce à dire que les mœurs sont devenues plus douces et les gens plus tolérants ? « *On insulte aujourd'hui en se taisant, conspirant les silences* », estime l'auteur du dictionnaire. En tout cas, si les polémiques littéraires sont moins virulentes qu'autrefois, Internet peut leur donner un immense écho. L'heure n'est plus aux duels sanglants, mais au grand bourdonnement de la Toile. Un progrès ? ■

Robert Solé



Jean Guerreschi Bélar et Loïse

roman

« Un Philip Roth à la française, lyrique et troublant. Avec l'histoire de cette liaison hors norme, Jean Guerreschi réussit une véritable prouesse : s'adresser au plus intime de chacun d'entre nous. »

Aude Lancelin, *Le Nouvel Observateur*

Gallimard